

dans le livre des Machabées¹ et dans Josèphe²? Mais le dessin d'une croix latine, en cubes jaunes, rouges et noirs sur fond blanc, trouvé par M. Clermont-Ganneau dans l'une des fosses de la chambre sépulcrale qui est à l'orient, la seule où le pavement était conservé, est venu, comme un coup de foudre, renverser la plus chère des hypothèses, j'allais dire des illusions. En dehors de la fameuse croix, la théorie sur le mausolée des Machabées était aussi compromise par d'autres endroits. La continuation des fouilles, laissées inachevées par M. Guérin, a établi qu'il n'y avait dans le groupe de Mediyeh que trois tombeaux, et non sept comme on l'avait cru. Ce que l'on avait pris pour des encastrements de pyramides n'en était pas, et enfin le parallélogramme lui-même où, selon M. Guérin, devaient être les sept sépulcres, n'était pas dans son ensemble d'une seule et même facture. La construction, mise à nu jusqu'au roc, était de deux époques différentes. Dès lors que restait-il du mausolée que Simon avait fait bâtir en pierre polie, avec sept pyramides l'une contre l'autre, pour son père, sa mère et ses quatre frères? Le site élevé? Mais on l'eût trouvé plus exactement à Souba. La vue de la mer? On l'a d'ici encore, par un temps clair, et pas plus à Mediyeh qu'à Souba, les navires sculptés au-dessus des colonnes du magnifique monument ne de-

¹ Mach., I, 54. « Et ils commandèrent aux villes de Juda de sacrifier. » Au vers 57 : « Et on éleva des autels dans toutes les villes de Juda. »

² Antiq., XII, 6, 1.

meuraient visibles pour des gens voguant en pleine mer¹. Il reste donc pour tout argument en faveur de Mediyeh une parenté de nom avec Modin. Deux consonnes semblables, est-ce assez? J'en doute.

Faute d'indications plus sûres, chacun garde donc sa liberté de placer Modin où il veut. Mais, où qu'il soit, dans ces montagnes, j'ai le droit de saluer le souvenir des héros qui l'ont habité, et qui peut-être y dorment encore dans leur tombe méconnue. Qu'il est beau ce vieux Mathathias pleurant avec ses fils l'asservissement de la patrie et le triomphe de l'impiété! Chacune de ses paroles ferait une devise de grand homme. Quelle énergie, quelle vaillance dans son cœur! Les séductions, la force brutale, il les méprise. En vain l'émissaire du tyran le presse, le flatte, le menace, il demeure inébranlable; et quand un fils d'Abraham, indigne de sa race, se dirige vers l'autel pour apostasier, le vieil Israélite, oubliant son âge, s'élançait, et, aux yeux de la multitude stupéfaite, poignardait le misérable renégat. Puis se retournant vers l'officier d'Antiochus, il le tue encore, et l'autel il le renverse. Brandissant alors son glaive ensanglanté, l'héroïque centenaire crie par la ville : « Que

¹ I Mach., XIII, 25-30. Il est probable que l'historien n'a pas voulu dire que de la mer on voyait les navires sculptés. Les distinguer n'était ni possible ni utile, car ceux que le trophée pouvait intéresser n'étaient guère navigateurs. Le texte hébreu a été sans doute mal rendu en grec. L'auteur y disait peut-être que les navires sculptés étaient si parfaits, qu'ils défiaient la critique et méritaient l'admiration de tous les navigateurs.

celui qui veut observer la loi et garder l'alliance du Seigneur se lève et me suive! » Et il s'en va dans les montagnes, où ses fils, luttant comme des lions, priant comme des saints, organisent les guerres de l'indépendance et le salut de la patrie. Mais la moindre pierre touchée par ces héros a plus de prix pour moi que la masse monstrueuse des pyramides. Devant ces braves on est fier d'être homme; devant Chéops, Tih et leurs valets on en est humilié.

A travers ces digressions historiques nous parcourons un pays assez agréablement accidenté. Mais cette terre cultivée en terrasses, comme elle dut l'être partout aux beaux jours d'Israël; un pont, phénomène rare en Palestine; un café arabe, c'est plus commun sur les routes fréquentées; le village de Beit-Nakoub, la fertile vallée de Aïn-Nàa, un autre pont, Deir-el-Benat, le *Couvent des jeunes filles* et Kastoul, château fort ruiné, bâtis tous deux au temps des Croisades, nous laissent successivement indifférents. Nous sommes tout à la discussion de Modin après celle d'Emmaüs. Quel vent de controverse souffle donc sur nous? Sans qu'il en soit besoin, Aïn-Karim à droite et Nébi-Samouïl à gauche, deux nouvelles apparitions de villages, risquent de l'entretenir, sans parler de Kolonieh à nos pieds qui va nous ramener à Emmaüs. Voyons, un peu de modération, et circonscrivons le champ de bataille.

Laissons Nébi-Samouïl à plus tard et parlons de Saint-Jean du désert, Aïn-Karim, où nous ne re-

viendrons pas. J'ai dit dans ma *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ* que c'était peut-être ici la ville de Juda, où Marie vint visiter sa cousine et où naquit Jean-Baptiste. Je reconnais que rien de sérieux n'appuie cette hypothèse, pas plus que celles en faveur de Machérus, d'Hébron ou de Jutha. Une fort belle mosaïque, découverte à trois mètres au-dessous du niveau de l'église actuelle d'Aïn-Karim, prouve qu'il y a eu là précédemment un sanctuaire en l'honneur de martyrs inconnus, mais non de Jean-Baptiste. Pourquoi demander à la tradition du XII^e siècle ce que l'Évangile n'a pas dit? Est-il sage de supposer que le vénérable guide de l'Igoumène russe en a su plus long que saint Luc? Celui-ci se contentant de dire: « Marie s'en alla en hâte vers les montagnes, dans la ville de Juda, » n'a pas voulu mettre un nom là où ses notes n'en avaient pas, et il nous a laissés dans l'incertitude comme il y était lui-même. Il n'a pas marqué davantage le désert où vécut le jeune fils de Zacharie. Évidemment il n'était pas au lieu même où se trouvait la ville de son père, car communément les villes ne sont pas dans les déserts. A ce point de vue il ne faudrait pas s'offusquer de trouver Aïn-Karim heureusement située dans la verdure, au flanc de la montagne. Un peu plus loin il y a le désert, où notre cher P. Cléophas a commencé sa vie d'ermite. La grotte dite de Saint-Jean était faite pour séduire son âme ardente. Il disait la messe sur le roc qui, d'après la tradition, avait été le lit du Précurseur. Un jour quelqu'un, comme moi peut-être tout à

l'heure, a jeté le doute dans son âme. Malgré tout ce qu'avait de sauvage sa caverne à pic sur l'Oued-el-Sathaf, il a fini par trouver que c'était encore trop beau pour rappeler le désert de Jean-Baptiste. La désillusion autant que les rhumatismes l'ont tiré de là. Est-il mieux tombé à Emmaüs-Nicopolis ?

Par une pente assez rapide nous arrivons à Kolonieh. Des constructions importantes, restes du grand monastère et de la belle église dont parle Boniface de Raguse, jonchent le sol. Ces édifices avaient été bâtis avec de très anciens matériaux. On s'en rend compte au premier coup d'œil. Les murs à moitié debout près de la route, avec leurs blocs pour la plupart relevés en bossage très saillant, sont certainement antérieurs aux monuments chrétiens signalés par Boniface. Ces voûtes que le temps n'a pu anéantir, les piles de ce pont sur lequel nous allons traverser le torrent, cette antique voie pavée qui est devant nous, remontent à l'époque romaine. Ici fut un poste militaire. Il gardait le pont et la grande ligne de communication avec Jérusalem. Faut-il admettre que nous sommes au point où, d'après Josèphe¹, Vespasien fit établir comme colons huit cents de ses vieux soldats ? C'est probable. Le vallon qui se déroule à nos pieds a dû être jadis très fertile. Il pouvait constituer un beau lot pour des vétérans qui, fixés aux portes de la capitale, demeuraient toujours prêts à en comprimer les soulèvements.

¹ B. J., VII, 6, 6.

Le bourg perdit alors son nom d'Emmaüs et fut désigné sous sa qualification de *Colonia*, Kolonieh. Un fragment d'inscription latine ou grecque, n'ayant plus que les trois dernières lettres NIA, et trouvé ici par M. Clermont-Ganneau, semble un demi-certificat d'identité maintenu sur la pierre à l'antique Colonia des Romains¹.

A quelle distance sommes-nous ici de Jérusalem ? C'est une question décisive pour discuter utilement le point topographique. Si elle n'est que de cinq à six kilomètres, c'est l'espace de trente stades marqué par certaines éditions de Josèphe. Nous sommes à la colonie romaine, Kolonieh, dont le nom a fait oublier celui d'Emmaüs, mais non pas à l'Emmaüs de l'Évangile, à moins que saint Luc n'ait lui-même mal évalué cette distance. Mais est-il vrai qu'il n'y ait d'ici à Jérusalem que six kilomètres ? Notre cocher déclare qu'il lui faut plus d'une heure pour arriver, et notre guide Murray demande une heure et demie pour des piétons. Ces réponses n'autorisent-elles pas à croire qu'il y a plus de six kilomètres de parcours, et peut-être bien près de onze ? C'est à voir ; et si le résultat donne raison au cocher et à Murray, nous accepterons comme exactes les éditions de Josèphe qui concordent avec saint Luc, fixant la distance

¹ Quelques-uns ont supposé que ce nom n'était autre que celui de Koulon, mentionné parmi les villes de Juda entre Bethléhem, Karim et Keriath-Iearim. Quoi qu'il en soit de la ressemblance des noms, il faut se souvenir que le texte invoqué au xv^e chapitre de Josué se trouve dans les Septante seulement. Il manque dans l'hébreu et la Vulgate.

à soixante stades. Nous aurons trouvé le véritable Emmaüs de l'Évangile.

En dehors de cette solution, il n'y a plus qu'à lui chercher un autre site dans un rayon de onze kilomètres autour de Jérusalem. C'est dès lors rentrer dans la série des hypothèses fantaisistes, comme celle de Koubeibeh, qui n'a pour se recommander qu'un texte de Guillaume de Tyr, mal compris et militant surtout en faveur de Kolonieh¹.

Voici donc mes idées bien arrêtées : Nicopolis n'a pas été l'Emmaüs de l'Évangile. Des arguments décisifs s'y opposent.

L'Emmaüs de Josèphe est très probablement celui de saint Luc, que les textes concordent ou non pour les soixante stades. Josèphe a pu se tromper, s'il a dit trente stades seulement, et saint Luc lui-même n'a fait son évaluation qu'à peu près.

Ceux qui ne veulent pas placer à Kolonieh l'Emmaüs de l'évangéliste et celui de l'historien juif doivent toujours le chercher sur la grande route de Jérusalem, car la politique romaine ne pouvait échelonner que là ses vétérans. Keriet-el-Anab doit être pour eux une limite extrême.

Si avec quelque bonne volonté on se détermine à faire concorder tous les témoignages, on acceptera sans autre difficulté une de ces indications géographiques très précieuses que l'on cherche tant d'autres fois dans Josèphe sans les y trouver. On fera grâce de dix stades à l'un et à l'autre narrateur, et

¹ Willelm Tyr, VII, 24.

tout s'accordera avec la distance réelle de Kolonieh à Jérusalem. C'est l'opinion que j'ai embrassée dans ma *Vie de Notre-Seigneur*. Rien ne m'invite à en revenir.

Le village actuel est peu important. On l'a bâti par étages sur les immenses gradins que forme la montagne rocheuse. L'effet en est gracieux. Du haut de ces terrasses demi-circulaires des chiens fauves aboient terriblement. Nous franchissons le torrent et la vallée, qui n'est peut-être pas celle du Térébinthe, comme on le croit communément. Il semble, en effet, plus conforme à la Bible d'aller chercher celle-ci vers la plaine de Séphéla, entre Socho et Azeka, puisque après la mort de Goliath, David et ceux d'Israël poursuivirent les Philistins jusqu'à Ekron ou Accaron. D'ici à Ekron, la poursuite eût été longue.

A pied, M. Vigouroux et moi gravissons lentement la montagne, où la voiture nous rejoindra tout à l'heure. La nuit arrive. Nous sommes tout aux grands souvenirs de la journée. Je trouve naturel de nous comparer aux deux disciples de l'Évangile. Nous cheminons comme eux, préoccupés, avides de vérité et de lumière. De fait, à quelque point de la route que se trouvât Emmaüs, ils passèrent où nous sommes maintenant. Je me prends à souhaiter que Notre-Seigneur vienne nous faire sa leçon d'exégèse, comme à Cléophas et à son compagnon. Tout le monde y gagnerait. A vrai dire le Maître ne nous laisse pas marcher seuls. Nous le sentons au fond de nos cœurs. D'ici à Jérusalem notre émotion

ne fera que grandir. Nous remontons en voiture, mais tout le monde est devenu silencieux et recueilli. Chacun veut voir le premier les lumières qui annonceront la ville sainte. L'attente est longue. Tout à coup je les salue. Des larmes me viennent aux yeux. Je serre la main de mon ami dans la mienne. Nous murmurons le Psaume : *Lætatus sum*. En dix minutes nous serons dans la cité qui a été le centre moral du monde, le théâtre de la rédemption, le berceau de l'Église ! A travers les ténèbres, notre cœur sent tout ce que notre œil ne voit pas. Jérusalem vague, mal éclairée, tranquille et comme endormie s'étend devant nous. Des coupoles qui se dessinent sur le ciel étoilé, une seule nous préoccupe, c'est celle du Saint-Sépulcre. Notre âme vole y saluer Jésus crucifié et ressuscité.

Les RR. PP. Dominicains nous attendent pour partager leur repas du soir. Ils nous font un accueil tout fraternel. J'ai toujours été de leurs amis et de leur famille. L'ouverture de caractère, la bonne éducation et la culture intellectuelle rendent partout agréable le convivage de ces excellents religieux.

Installé dans ma chambre, je regarde encore à travers la nuit. Je ne m'étais pas trompé, cette grande coupole avec une croix, c'est bien le Saint-Sépulcre. Il est dans l'axe de ma fenêtre. La face contre terre, j'offre à Dieu les saintes impressions de cette journée et toutes les espérances de demain.

Jérusalem, mardi 13 mai.

Je me lève aux premiers rayons du soleil. Mon cœur éprouve une très douce joie. Les pensées se heurtent dans ma tête. Que suis-je venu voir ici ?

La ville de David, de Salomon, des rois de Juda ? Depuis longtemps il n'en reste rien. Voilà 2,300 ans que le roi de Babylone fit tout brûler, temple, palais, maisons des simples bourgeois. Les murs furent complètement rasés.

Le temple de Zorobabel et l'enceinte de Néhémie ? Les forteresses édifiées, détruites et rebâties par des conquérants syriens, les Machabées ou les Romains du temps de Pompée ? La Jérusalem d'Hérode le Grand, qui fut celle de Notre-Seigneur et que j'ai décrite ailleurs d'après Josèphe, avec les développements d'Agrippa, ses murs de trente-trois stades de circuit, la forêt de tours qui les hérissaient, son temple restauré, ses édifices publics embellis, sa prospérité matérielle complète ? Mais, depuis dix-huit siècles, Titus a renversé tout cela, le feu a consumé le temple ; et si de la cité il resta trois tours : Phasaël, Hippicos et Mariamne, pour abriter les vétérans qui montaient la garde sur des ruines, un siècle après Adrien se chargea de les raser définitivement. Il fit passer la charrue sur l'enceinte sacrée, et mit à la place de Jérusalem *Ælia-Capitolina*, une nouvelle ville, un nouveau nom, une nouvelle population. Nul

juif ne put y entrer sans s'exposer à être puni de mort. La partie méridionale de l'antique Sion, où les grands rois avaient eu leurs palais et leur sépulture, en fut exclue et devint un champ désolé. Les noms de l'empereur et du grand dieu de l'empire s'unirent pour désigner désormais la cité de Jéhovah et de David.

Est-ce au moins la Jérusalem de Constantin que nous allons trouver ici ? La ville où Hélène fit chercher la vraie Croix, nettoya l'aire du temple et du Saint-Sépulcre des statues de Jupiter et de Vénus qui les souillaient, et marqua glorieusement à travers les ruines, par de pieux sanctuaires, les lieux célèbres de l'histoire évangélique ? La cité sainte que visitait le pèlerin de Bordeaux en 333, ou même celle de saint Antonin à la fin du vi^e siècle ? Les Perses de Chosroës, depuis près de treize cents ans, ont saccagé et brûlé tous ces monuments de la piété impériale. Sans doute Héraclius rapporta le bois de la vraie Croix et essaya de relever ce que les barbares avaient détruit, mais alors commença l'invasion musulmane avec sa barbarie et son fanatisme. Par droit de conquête, l'islamisme prit place dans la cité sainte et s'attribua les palais et les sanctuaires des vaincus. S'il respecta le Saint-Sépulcre, — et c'est là une des gloires d'Omar, — au commencement du xi^e siècle, un calife d'Égypte, Hakem, cruel comme Néron et fou comme Héliogabale, le fit détruire de fond en comble, pour supprimer à tout jamais la cérémonie du feu sacré. Les croisades elles-mêmes apportèrent leur con-

tingent de destruction. Mais, plus inexorables que la guerre, les siècles ont rongé ce qui restait debout, les tempêtes ont enfoui ce qui était à terre, les hommes ont élevé des édifices nouveaux sur la ruine des plus anciens. Oui, c'est bien vrai, ma Jérusalem, celle que je connais par l'histoire, où j'ai vécu par le souvenir en y faisant vivre Jésus-Christ, est toute dans la terre. Je l'y sens couchée, vénérable, majestueuse, sacrée comme une reine dans son cercueil. La pensée que je vais m'agenouiller au moins sur sa tombe me rend heureux.

Au reste, si bien des choses changent ici-bas, il en est que ni la main de l'homme, ni la dent des siècles, ni la fureur des éléments ne sauraient anéantir : c'est ce beau soleil qui m'éclaire et qui éclaire ici même mon Sauveur, les prophètes et les rois ses aïeux ; ce sont ces montagnes dénudées par la tempête, dévastées par la guerre, condamnées à la stérilité par le fatalisme de l'islam, mais qui gardent encore leurs roches gigantesques sur lesquelles le sang des braves à coulé, des pieds bénis sont passés, les apôtres et le Maître se sont assis ; c'est ce Sépulcre et ce Calvaire, ce Moriah avec l'aire du vieux temple de Salomon, monuments sacrés entre tous, qui ont opposé leurs dernières pierres, cachées sous la terre, au fer et au feu des dévastateurs. Tous ensemble sont encore d'insignes reliques, et par eux je mettrai ma main sur le cœur brisé de mon illustre morte.

Tels sont les raisonnements auxquels, les bras croisés sur ma poitrine, le regard fixé sur Jérusalem,

salem moderne, je laisse aller mon esprit. Mon ambition ainsi limitée n'est pas trop grande. Je m'apprête à faire revivre par l'imagination ce qui n'existe plus, à écarter ce qui me paraîtra d'invention humaine, à bien préciser ce qui a été marqué de Dieu. Il y a donc un sage travail de sélection à faire parmi les reliques qu'on nous présentera? Assurément. La faute en est à l'insuffisance scientifique des uns et à la pieuse crédulité des autres. Ces deux éléments de désordre et d'erreur ont dès le VII^e siècle créé les plus sérieuses difficultés à nos chercheurs contemporains. Je fais donc sa part de gloire au cycle de bâtisseurs qui va de sainte Hélène à Justinien. Il représente la grande époque où la piété s'éclaire encore de la science et d'une tradition qui a quelque droit de s'imposer. Saint Jérôme et Eusèbe de Césarée, tout en n'étant pas exempts d'erreurs, en sont la personnification classique. Après eux, le moyen âge n'avait rien à édifier. Il aurait dû simplement restaurer. Les événements lui rendirent cette sagesse difficile.

Quand, avec les Croisades, arrivèrent nos braves ancêtres, ces hommes terribles comme des lions, simples comme des enfants, affamés de voir les vestiges de Dieu sur la terre, croyants dont l'âme était au diapason du martyr, difficilement les Orientaux résistèrent à la tentation d'ajouter quelque chose aux indications du passé. Ils se prirent à inventer, souvent même sans se préoccuper des données scripturaires les plus élémentaires, peut-être même avec une partielle bonne

foi. Une foule d'incidents, choisis surtout dans les scènes émouvantes de la Passion, parurent plus spécialement dignes d'être honorés. On imagina les lieux où ils s'étaient produits. Les Croisés luttèrent alors d'ardeur avec Constantin et Justinien, leurs femmes avec Hélène et Eudoxie pour édifier de nouveaux sanctuaires. En vain leur raison d'être semblait-elle aussi insuffisante au point de vue de la tradition qu'à celui de la science, on les accepta comme légitimés aux yeux de l'une et de l'autre. L'enthousiasme religieux habilement exploité ne raisonne pas toujours. Le résultat fut regrettable pour l'avenir. Bon nombre d'édifices élevés par les Croisades ne servent plus aujourd'hui, par leurs superbes ruines, qu'à dérouter nos explorateurs modernes en leur donnant de fausses indications.

Mais l'ère plus particulièrement désastreuse, je ne dirai pas pour la science, qui n'en tient pas compte, mais pour la piété sincère, qui en est humiliée, fut celle qui suivit les croisades. Quand, sous la domination des mameluks circassiens, les Jacobites, les Arméniens et tous les rites orientaux purent librement exercer leur influence en Terre Sainte, les pieuses reliques, sinon les sanctuaires, se multiplièrent dans les plus étranges proportions. Chaque rite voulut être plus riche que son voisin, et cette rivalité, disséquant tous les détails d'un fait évangélique, en vint, sinon à contredire toujours carrément la prétention des autres, du moins à imaginer, à acheter, à accréditer un coin de terre où une partie de l'événement se serait